

Kenneth Lochhead en quête de la beauté formelle

Anne McDougall

Volume 29, Number 118, March–Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54163ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

McDougall, A. (1985). Kenneth Lochhead en quête de la beauté formelle. *Vie des arts*, 29(118), 36–94.

Kenneth Lochhead, c'est à la fois Matisse et De Chirico, c'est l'amant de la *bella figura*. Voilà qui n'évoque guère Ottawa, et pourtant! C'est bien dans la capitale, en effet, que réside, peint et enseigne cet artiste attachant et fécond. Sa vie familiale s'y déroule en toute quiétude, dans une atmosphère des plus sereines et des plus heureuses, et sans trop de publicité, en dépit d'une carrière où s'inscrivent un travail personnel d'innovation très considérable (et toujours en cours), ainsi qu'un événement marquant dans le monde de l'art canadien: la création du célèbre Groupe des Cinq de Regina, en Saskatchewan, en 1961.

Lochhead est né à Ottawa, en mai 1926, à quelques rues seulement de son domicile actuel. Son père était microbiologiste; de sa mère, il garde le souvenir d'un «visage souriant, dans une cuisine baignée de soleil». C'est à deux démarches majeures qu'il doit d'être devenu un artiste canadien important. De fait, en 1948, il partit pour la Pennsylvanie et entra à l'Académie de Pennsylvanie, à deux pas de la Fondation Barnes, de Merion. Il découvrit là les postimpressionnistes, et en particulier Matisse, et demeura à jamais séduit par leur manière. La couleur – la touche plate – et la réelle magie des œuvres de Matisse avaient touché au plus profond l'âme de ce Canadien écossais, et elles ne l'ont pas quittée depuis. Car si l'œuvre de Kenneth Lochhead a été ponctuée de plusieurs changements de style tout à fait intentionnels, il n'en reste pas moins que tous ces changements participent de la recherche de cet aboutissement auquel est parvenu Henri Matisse dans ses tapisseries et dans la beauté de ses espaces picturaux à deux dimensions.

«La peinture rend compte de ce que nous sommes», de déclarer Lochhead qui, pour sa part, l'interprète comme une explosion de la couleur et de l'espace: plutôt que d'être assujettie au dessin, la couleur dicte la forme et règne sur l'espace qu'elle pénètre et emplit. La couleur révèle la beauté; elle s'apparente, selon l'artiste, à l'appel d'une sirène, à la quête constante de la beauté de la forme, qui trouve sa définition dans une esthétique authentique et un style noble.

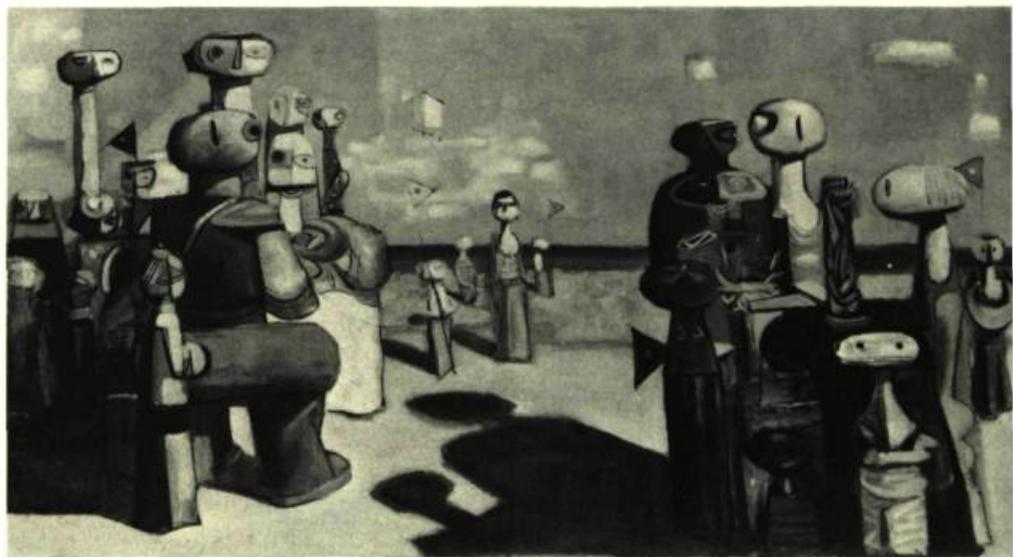
En 1950, le long et mince licencié ès arts revenait dans sa ville natale et présentait les premiers cours d'art au programme de l'Université Carleton, établie de fraîche date. Précisons qu'en 1949, il avait remporté le concours O'Keefe réservé aux artistes canadiens de moins de trente ans; ainsi s'amorçait sa carrière. En 1955, à Regina, un prix lui était décerné pour une œuvre murale intitulée *Lest we forget* réalisée dans un style austère et vieille école.

Mais déjà, en 1950, Kenneth Lochhead occupait le poste de directeur de l'École des Beaux-Arts de l'Université de Regina et de sa galerie Norman Macken-

De l'Ouest à l'Est, une seule conquête: la peinture.

Kenneth Lochhead en quête de la beauté formelle

Anne McDOUGALL



1. Kenneth LOCHHEAD
The Dignitary, 1953.
Huile sur toile; 41cm 2 x 76,5.
(Phot. Ottawa, Musée des Beaux-Arts du Canada)

zie; des tâches comportant bien des responsabilités pour un jeune homme de vingt-quatre ans. Pourtant, tout au long de sa carrière, celui-ci maintiendra une juste harmonie entre ses activités d'administrateur, d'enseignant et de peintre, faisant preuve en outre d'un souci réel pour les besoins de la communauté artistique.

La Plaine, et plus exactement l'absence de relief qui la caractérise, en vint à hanter l'esprit de l'artiste. Il devint un «romantique de l'Ouest», épris du vaste ciel, des espaces dépouillés, de l'horizon flottant ou invisible.

Il exécuta alors une série de peintures surréalistes, où des personnages semblables à des marionnettes peuplent tout l'espace de ses toiles et contemplant

fixement le vide, exprimant un sentiment troublant de solitude. Une manière qui n'est pas sans rappeler De Chirico. Dans *The Kite*, de 1952, *The Dignitary* et *The Bonspiel*, de 1954, des automates à la face lunaire, amusants et fantasques, se tiennent comme des statues, dans une demi-pénombre. S'agissait-il là d'une gentille moquerie, comme celles que font les gens de l'Est à l'endroit de ceux qui vivent dans ce plat pays que forme la Plaine? Quoi qu'il en fût, le style de Lochhead se transforma graduellement, pour aboutir à des réalisations excluant radicalement la pré-

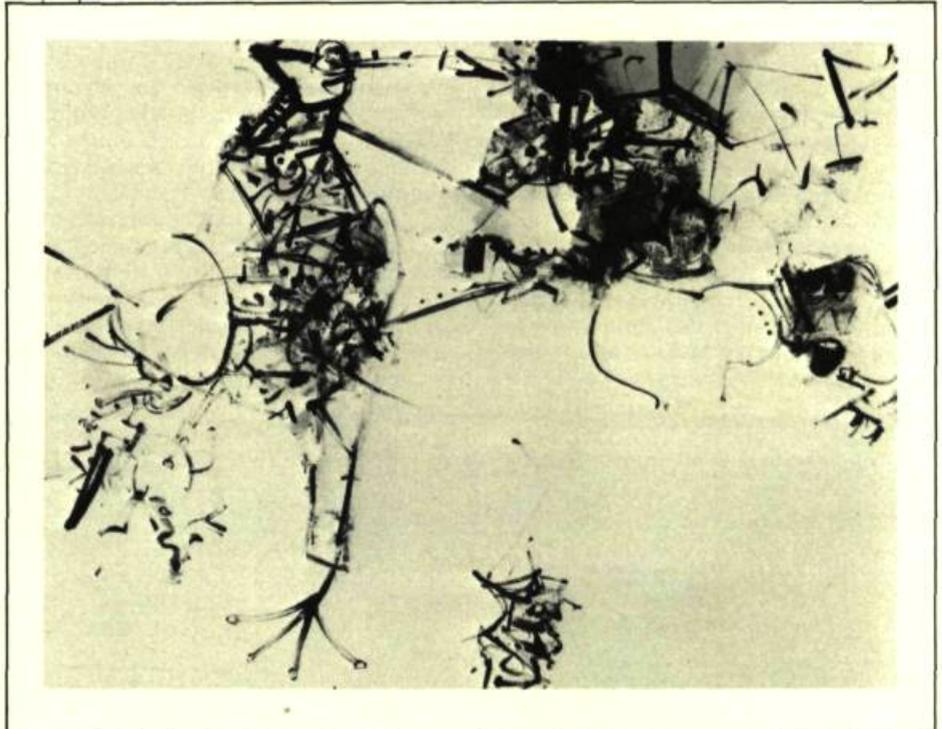


2

sence de tout être humain. L'artiste se tournait vers l'abstrait. *Blue Extension* et *Dark Green Centre*, on l'occurrence, font figure de chefs-d'œuvre dans le genre art géométrique.

Kenneth Lochhead reconnaît avec franchise l'influence qu'a exercée sur lui l'école de New-York. Le critique Clement Greenberg disait d'ailleurs son admiration pour le «coup de poing» qu'a donné le type de peinture que pratiquait cette école, et pour la peinture chromatique notamment. Lochhead commença donc à produire des œuvres de très grandes dimensions, en procédant fréquemment par taches, au moyen d'une peinture diluée qui lui permettait de rendre un effet de lumière et en usant d'un pistolet afin de mieux maîtriser le jet de couleur. Des formes limpides, réalisées à l'aérographe, apparaissent dans *Soar Colour*, *Drift Colour*, *Tinge Colour*, *Winter Note* et *Blue Reach*. Évanescences, tendres et gracieuses, elles ressemblent à une rangée de pois de senteur ondoyant dans le vent. La fraîcheur du coloris et la gaieté de la palette sont nettement la marque de Lochhead. Les tons de noir, de brun, d'ombre brûlée et de pourpre foncé ne se manifesteront dans ses œuvres que beaucoup plus

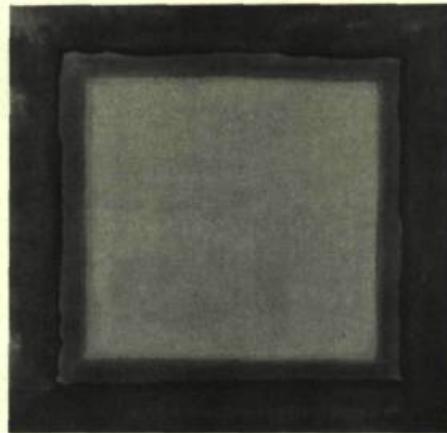
2. *Minotaur*, 1960.
Enduit et huile sur masonite;
182cm 2 x 121,6.
(Phot. Ottawa, Musée des Beaux-Arts du Canada)
3. *Unrestrained Merry-making*, 1961.
Enduit et détrempe sur masonite;
91cm 5 x 122.
(Phot. Ottawa, Musée des Beaux-Arts du Canada)
4. *Grey Square*, 1963.
Acrylique sur toile; 187cm 8 x 194,7.
(Phot. Ottawa, Musée des Beaux-Arts du Canada)



3

tard, lorsqu'il peindra sur émail, une technique qu'il emploiera pour obtenir un effet de pierrerie. Un critique occasionnel, tel que David Watmough, était porté à trouver l'accueil exubérant que Lochhead fit, en 1960, à la récurrence de la couleur, «tout pareil au fait d'écouter tout l'œuvre de Bach des heures durant». Un commentateur qui semble pour le moins loufoque! Est-il en effet meilleur compositeur, s'il eut fallu n'en choisir qu'un? Du reste, Lochhead s'est lancé dans des changements de style faisant précisément de lui un artiste qui n'est nullement répétitif.

4



Kenneth Lochhead est néanmoins resté fidèle à une conviction qu'il soutenait bien antérieurement. En effet, déjà à l'époque où il fréquentait la Fondation Barnes, et longtemps après, il a favorisé la surface à deux dimensions. Ce que Ucello fit le premier. Masaccio, pour sa part, joua sur cette idée; Giotto, lui, la prit très au sérieux. Quant à Matisse, il a rejeté presque

totalemment la conception traditionnelle de la forme par le dessin. Ajoutons à toutes ces considérations que Lochhead éprouve une attirance pour les Italiens, par opposition à l'école de pensée allemande. Lorsqu'en 1959, il visita Rome, il se sentit tout à fait à l'aise dans ce cadre qui mettait tant l'accent sur la beauté. Il put ainsi, à la source, apprécier la *bella figura* dans sa forme la plus absolue.

Dans la Plaine, Kenneth Lochhead bénéficiait d'une pleine liberté pour suivre la voie qu'il se traçait, tout comme, auparavant, L.L. Fitzgerald, ce peintre de l'Ouest qui a choisi son orientation loin des pressions qu'exerçaient sur lui les peintres de l'Est (notamment de l'Ontario), afin qu'il se joigne au Groupe des Sept et peigne à leur manière. Ce type de liberté s'accompagne cependant d'un certain sentiment d'isolement; aussi Lochhead s'aperçut-il qu'il désirait ardemment poursuivre le travail des ateliers d'Emma Lake, qu'avait commencé, en 1955, Jack et Doris Shadbolt. Chaque été, des artistes de New York, tels Barnett Newman, Kenneth Noland, Jules Olitski et Clement Greenberg, étaient invités aux ateliers d'art d'Emma Lake. Ces rencontres donnaient naissance à une expérimentation enthousiaste de techniques telles que l'abstraction chromatique et, partant, favorisèrent l'épanouissement de l'activité culturelle au sein de l'univers aride de la Plaine.

Lochhead vint étayer l'importance qu'il accordait à la peinture avec d'autres peintres de Regina comme Arthur McKay, Ronald Bloore, Douglas Morton et Ted Goodwin qui furent bientôt connus comme les Cinq de Regina. Selon Loch-

head, Roy Kiyooka devrait également figurer sur cette liste. Ne se sont-ils pas tous fait un nom?

Lochhead aime la décentralisation des points de vue qui caractérise les travaux de Jackson Pollock et qui engendre une quantité de surfaces en aplat. Il admire aussi Kline et De Kooning, et vénère le bouddhisme zen. Par ailleurs, on l'a dépeint comme un artiste s'inspirant directement de la lignée des Symbolistes (tel Miró), dont l'influence traversa l'Atlantique, avec la venue des émigrés surréalistes au début de la Seconde Guerre mondiale. En 1977, James Purdie, du jour-

loppe véritablement l'instinct qui permet de rendre la forme par la couleur. Il parle du grand Chardin. Il évite d'utiliser une avalanche de diapositives qui, selon lui, trahissent la beauté de la vraie peinture. Enfin, il affirme qu'on ne pense l'art d'une manière utile qu'en faisant appel à l'intuition.

Kenneth Lochhead ajouta une nouvelle corde à son arc dès le moment où il commença à s'intéresser à l'environnement qui compose notre vie et à mettre son art à son service. En 1958, en effet, le ministère des Transports lui attribua une commande (de 20 000\$) pour l'aéroport

bâtiment. A Regina, il fut mêlé au choix de Yamasaki, le premier architecte du centre Wascana. A Winnipeg, son travail de collaboration avec Guy de Roza, architecte de l'endroit, n'eut que d'heureux résultats. Lochhead possède le don de prévenir les affrontements, de rechercher plutôt un consensus, même lorsqu'il se trouve en milieu d'artistes au tempérament lunaïque! Il reste aussi dynamique à Ottawa, où il a offert sa participation à la Commission de la Capitale Nationale, dont le Comité consultatif des arts tente de suggérer une nouvelle approche dans l'aménagement des parcs de la ville en



5. *Prairie Focus*, 1952.
Huile sur toile; 25cm 1 x 40,5.
(Phot. Ottawa, Musée des Beaux-Arts du Canada)

nal Globe and Mail, soulignait la spontanéité de Kenneth Lochhead. De fait, l'artiste se rattacha au courant géométrique des années soixante sans toutefois l'adopter radicalement, passant ensuite à l'acrylique pour s'ouvrir une voie nouvelle et originale, dont témoigne, par exemple, une peinture comme *Dyke Blue*, de 1965.

Il n'est nullement surprenant que l'approche pour laquelle opte Lochhead se perpétue dans l'enseignement qu'il dispense. L'artiste initie d'abord les étudiants au fusain, afin de les sensibiliser au jeu des ombres et des clairs. Puis il leur propose de «choisir une couleur et de lui donner un corps», pour ensuite couvrir le papier. Il considère que Matisse déve-

de Gander. Il n'était pas question de représenter des avions. C'est pourquoi, sur la murale que l'artiste réalisa, apparaissent, comme en un tourbillon, deux cygnes trompettes, un homme jonglant avec des pommes et une femme en tablier.

Lochhead apporta également son concours à la décoration de la Salle de Concert du centenaire du Manitoba, et Pat, sa première femme, confectionna à cette occasion de magnifiques bannières doublées en coton et hautes de dix mètres. Lochhead exécuta en outre, cette fois pour le bureau des Affaires extérieures, cinq panneaux au pastel mauve et jaune; exposés côte à côte devant le Service des passeports, ils offrent aux voyageurs la luxuriance d'une atmosphère tropicale.

Kenneth Lochhead se plaît aussi à prendre part, avec des architectes, aux premières étapes de la construction d'un

encourageant une collaboration étroite entre l'artiste et l'architecte. Voilà qui correspond parfaitement au talent dont fait montre Lochhead lorsqu'il faut changer de moyen d'expression ou encore d'orientation, selon les circonstances qui se présentent. Et voilà en outre qui s'harmonise avec son attitude altruiste et son sens civique. Kenneth Lochhead fut aussi de la première réunion de CAR (Canadian Artists' Representation), au Congrès national de Winnipeg, avec le fondateur de l'organisation, Jack Chambers. Il est d'ailleurs persuadé que ce genre d'organisme a facilité les rencontres entre artistes; mais dès que l'orientation se fit trop politique, il préféra se retirer.

En 1964, lorsqu'il quitta Regina, Kenneth Lochhead jouissait d'une notoriété certaine dans les cercles artistiques. D'autre part, des expositions organisées

par le Musée des Beaux-Arts du Canada avaient présenté ses travaux dans tout le pays, ainsi qu'à Varsovie en 1961 et 1962, et à Tunis en 1962. De plus, des institutions dont le Musée des Beaux-Arts de Montréal, le Musée F.S. Mendel, de Saskatoon, la Collection CIL, de même que de nombreux collectionneurs privés, avaient acquis de ses œuvres.

Après une période d'enseignement à l'École des Beaux-Arts du Manitoba, ainsi qu'à Toronto, Lochhead vint s'installer à Ottawa. Il obtint un poste de professeur à l'Université d'Ottawa, adopta un nouveau style pictural, et épousa, en second

ganisation spatiale prend certes plus d'importance dans le nouveau style de l'artiste; néanmoins, les arbres qu'il montre présentent peu de profondeur et ne se situent qu'à un premier plan, dans ce type de composition en aplat qu'affectionnait tant Matisse. Lochhead se laisse maintenant emporter par la spontanéité du pastel. Il poursuit encore sa recherche de la couleur et de la lumière, atteignant à une atmosphère romantique mais affranchie de sensiblerie. L'une de ses récentes réalisations consiste en un groupement de trois toiles mesurant trois pieds sur quatre, exécutées pour le nouveau Club Rideau, et



6. *Special Day*, 1978.
Huile sur toile; 43cm 1 x 55,8.

mariage, Joanne Bryers, experte-conseil en muséologie. Il est aujourd'hui le père de deux petites filles et habite une maison remplie de ses toiles et de celles de son fils Colin; sise dans l'un de ces coins étonnamment beaux que recèle Ottawa, la demeure fait face à un bras de rivière où, comme dans un tableau à la Monet, abondent les nénuphars.

Une exposition tenue à la Galerie Robertson, d'Ottawa, en 1980, révélait le nouveau Lochhead. Des arbres rendus à la manière de Constable avaient remplacé le langage dominateur de l'abstraction chromatique, proposant aux regardeurs des jeux d'ombre et de lumière entre les branches et le ciel, et des flaques sombres de la base des troncs. Lochhead avait-il succombé à la perspective abhorrée? L'or-

représentant la Gatineau, la rivière des Outaouais et la rivière Rideau. Ces tableaux ajoutent aux lieux, depuis leur installation, un parfum d'histoire et d'aventure.

Le printemps dernier, Lochhead tint une exposition de peintures sur émail intitulée *Ornithologicalaesthetics* ou, en d'autres termes, *Discours d'oiseaux* (Bird Talk). Un enjouement à la Chagall anime ces œuvres légères et mutines, dont quelques-unes ont été reproduites sur des tapis tissés par une manufacture de Hong-Kong. Les formes y paraissent sculptées et la lumière domine. Lochhead en a d'ailleurs posé un dans sa salle de séjour, et les motifs pêche, vert et crème font vibrer la pièce de couleur et de gaieté.

suite à la page 94

Chaque génération, chaque expert, en fait, chacun de nous s'est fait une certaine image de Watteau. La grandeur de l'artiste réside sans doute dans la multiplicité des interprétations que suscite son œuvre et qui ne l'épuise jamais. L'Enseigne de Gersaint, son testament et peut-être son œuvre la plus achevée, n'est pas que la simple description de la boutique d'un marchand de tableaux du Pont-Notre-Dame. Dans cette toile où le regard du peintre, absent de la scène, se pose sur des personnages qui examinent attentivement de la peinture, l'artiste nous donne l'emblème du bonheur de peindre, constitutif pour lui du bonheur de vivre. Ce bonheur malgré les avatars qu'ont subis ses toiles, Watteau peut encore nous le faire partager pour peu qu'à son exemple il nous soit possible de faire coexister en nous le recueillement face au réel et l'ouverture à une mystérieuse absence.

LE MARBRE ET LE BOIS

suite de la page 29

africaines présents et passés puisque *Les Demoiselles d'Avignon* doivent probablement plus aux fresques catalanes romanes, donc à l'Euphrate, qu'aux masques nègres. A la suite de ce grand artiste, une très petite minorité du monde occidental a bien voulu tourner les yeux, au prix de combien d'équivoques, vers ces bois et ces fougères arborescentes taillés à grands coups. Porteurs de mythes, débordants de forces, chargés de rumeurs, de fluides et d'ondes, mystérieux pour nous, ils ont eu le grand mérite d'exalter l'ambiguïté, alors que nous la tenions en sus-

picion, et de ramener la communication et les formes qu'elle utilise, donc l'art tel que le définissent nos sociétés, au seul domaine où elles existent, hors de la maison et des raisons, des formules, des usages, des règles, des codes, des prescriptions: l'intensité.

C'était ramener l'attention sur l'acte créateur. C'était en quelque sorte mettre en parallèle et à égalité l'acte fondateur, le créé, la pensée fondatrice, le mythe. Manière bien cruelle de mettre en doute tout notre système. L'esprit occidental est si réfractaire à une perception globalisante qu'au lieu de libérer l'intensité et de la prendre comme un moyen de communication, il a suivi son penchant et a préféré passer au crible critique l'acte créateur pour le diviser par chacun de ses constituants. Ainsi va notre monde!

Selon certains, les idoles et les masques nègres sont responsables de la désagrégation de la représentation des mythes. Il serait plus juste d'accepter que l'esprit occidental, dans son ensemble, a mal répondu à la question essentielle posée par ces yeux exorbités. Pourtant, c'est en intégrant un matériau nouveau qu'une société prouve, encore une fois, non seulement ses facultés créatrices, mais encore sa vitalité. Bien qu'à un haut niveau on s'interroge: la seule parade d'une simple consommation accélérée et accrue est une proposition dérisoire que l'on espère être seulement les prémisses d'une future et meilleure compréhension.

A-t-on assez entendu prôner les qualités admirables des dieux grecs, du marbre, de leurs formes. Au nom de l'équilibre, de l'harmonie, de l'esprit et du corps sains, des plus hautes vertus viriles, des délicieuses délicatesses féminines, sans oublier les vertus impérissables des mères dévouées, depuis les Romains qui leur étaient redevables, les pires idéologies ont essayé de nous entretenir dans la nostalgie factice des temps où les débris et

les éclats d'aujourd'hui étaient frontons, colonnes et escaliers.

Qu'il soit marbre ou bois, l'art est une énigme. La trop simpliste formule de Nietzsche appelant de ses vœux un art «tel une flamme claire, jaillie dans un ciel sans nuage» a été périmée à l'instant même où elle a été écrite. Comme si l'art pouvait être jamais une lueur dansante sur un fond de sérénité. Vouloir nous faire croire à ce rêve moustachu est un mensonge paternel qui se paie tôt ou tard.

KENNETH LOCHHEAD

suite de la page 39

Kenneth Lochhead avoue son retour à la nature. Après l'austérité de l'aventure de la Plaine, il n'est pas impossible que la douce beauté rurale qui imprègne une bonne partie de la ville d'Ottawa ait produit son effet. Lochhead reconnaît que l'influence de l'endroit est importante. De fait, cet artiste a plus d'une fois dans sa vie fait un choix, que ce soit en regard du moyen d'expression, du lieu où il a décidé de s'installer ou de son style de peinture. Et pour un Écossais celte, il ne semble pas nourrir une névrose cachée. La visite de son atelier s'avère fascinante par ce qu'elle procure d'expériences de toute espèce et de tout niveau. Le Canada, et Ottawa plus particulièrement, ont l'avantage de posséder un artiste comme Lochhead, qui fait profiter sa ville et les gens de son entourage de l'amour passionné qu'il voue à la beauté. Kenneth Lochhead a tout du gentilhomme de la Renaissance, et ses étudiants savent peut-être mieux que personne que «bella figura» signifie en vérité «courage».

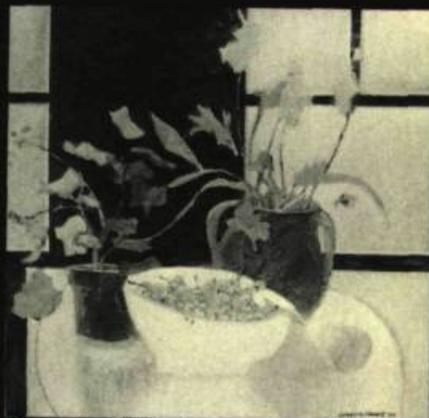
(Traduction de Laure Muszynski)

English Original Text, p. 91

Maheu Noiseux

COMPTABLES AGRÉÉS

2, COMPLEXE DESJARDINS, BUREAU 2600
C.P. 153, MONTRÉAL, H5B 1E8
TÉL.: (514) 281-1555
TÉLEX: 055-60917



Claude-A. SIMARD *Nature-morte*, 1984.

BUREAUX A OTTAWA, HULL, HAWKESBURY, ROUYN,
VAL D'OR, AMOS, LASARRE, TIMMINS, MONTREAL,
LAVAL, QUÉBEC - STE-FOY, LEVIS, SAINT-ANSELME,
THETFORD-MINES, LAC MEGANTIC, MONCTON,
CAMPBELLTON ET FORT LAUDERDALE

SOCIÉTÉ NATIONALE MAHEU NOISEUX-COLLINS BARROW,
BUREAUX A VANCOUVER, CALGARY, EDMONTON, WINNIPEG,
TORONTO, HALIFAX ET AUTRES VILLES DU CANADA
SOCIÉTÉ INTERNATIONALE FOX MOORE INTERNATIONAL